

Christophe Donner



L'art donc je suis

Tout ce qui fait rire n'est pas de l'humour. Le malheur, en revanche, n'est jamais totalement dépourvu d'humour. C'est l'intelligence qui touille ces paradoxes et nous régale, discrètement, d'un frisson ineffable.

Les dimensions de la galerie Devals, au Palais-Royal, ressortent de cette équation complexe où se croisent le sourire, le cogito et la pulsion d'appropriation. L'expo a pour titre *Bouche-trous, de la parodie au pastiche*. Première pièce maîtresse : *Le Bouche-trou* de François Morellet (1926-2016). Sur le flyer tenant lieu de certificat d'authenticité accompagnant son œuvre, l'artiste écrivait : « S'il est une situation dramatique entre toutes, c'est bien celle du collectionneur qui n'a plus, chez lui, la moindre place pour exposer une œuvre d'art ! Apparemment plus aucun endroit pour accueillir une peinture (encore moins une sculpture) alors que cruellement l'envie et les moyens ne font pas défaut ! Eh bien le BOUCHE-TROU, superbe sculpture très contemporaine, saura, lui, trouver sa place. Il saura se glisser

modestement entre des tableaux, pour lesquels il pourra même tenir lieu de cadre, cet accessoire si souvent oublié, aujourd'hui, par des artistes négligents. »

Tout est vrai dans cette réclame, de la modestie à l'utilité, en passant par la permanence du contemporain. Le superbe n'étant pas exagéré, car c'est de l'aluminium thermolaqué, de couleur noir, de 80 x 80 x 2,5. Cette sculpture, composée de trois segments, s'insère entre deux ou trois tableaux qu'elle n'accompagne pas à la manière d'une escort-girl ou d'une chaperonne. Non, c'est plus une copine d'expo, une collègue de biennale, une camarade de musée. Tiré à 20 exemplaires en 1996, *Le Bouche-trou* est aujourd'hui présent au Smak de Gand, au Mamco de Genève, et introuvable sur le marché. Ou alors à des prix...

Alexandre, le directeur de la galerie Devals, a prévu de changer chaque semaine l'accrochage des œuvres associées au *Bouche-trou* de Morellet. Le jour où je suis passé devant la galerie, trois dessins de Sol LeWitt y avaient trouvé leur place. Les semaines suivantes, ce seront peut-être des peintures fluorescentes de Peter Halley, l'auteur de *La Crise de la géométrie et autres essais*, ou des œuvres du rebelle infini et censuré Edward Kienholz (1927-1994), ou encore des œuvres de Richard Long, le marcheur qui déplace les cailloux sans les remettre à leur place. Bernar Venet, le comique d'immensité, sera de la partie. Sans oublier François Morellet qui jouera à touche-touche avec lui-même.

Ce qui ne bougera pas, c'est le *Plaster Surrogates* (substitués en plâtre) d'Allan McCollum. Seconde pièce maîtresse de l'expo, cette composition est accrochée au mur à droite en entrant. Conçus en 1978, ce sont des plagiats de monochromes de différentes tailles ayant vocation à être disposés par le galeriste ou le collectionneur, de telle sorte qu'à l'instar des *définitions/méthodes* inaugurées par Claude Rutault en 1973, le créateur confie à l'acquéreur la finitude de l'œuvre évolutive. Ne reculant devant aucune transgression, Rutault et McCollum ont d'ailleurs travaillé ensemble, en 2016. Les 43 toiles empilées par Rutault servant de support (et de surface) à la *Collection of Four Perfect Vehicles* de McCollum ; quatre vases funéraires, ultimes véhicules des cendres ? Les réflexions/actions de ces deux artistes ont pu paraître comiques, potaches, ironiques, elles s'avèrent aujourd'hui prémonitoires à l'aube de l'ère nouvelle annoncée par les NFT (*non-fungible token*). En effet, contrairement à ce que les spéculateurs et leurs contempteurs un peu trop pressés ont imaginé, la valeur et l'intérêt des NFT ne résident pas dans la qualité artistique de l'image numérique mais dans la force conceptuelle que le « jeton non fongible » propose à notre humour de l'art. La possession de l'œuvre est un orgasme solitaire. Et la réalité de l'œuvre est celle d'une vision momentanée, elle s'évanouit quand elle échappe au regard. Elle n'existe que lorsqu'on y pense. ✱

Christophe Donner, écrivain.